

Fiction

Numéro 96, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19011ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (96), 13–33.

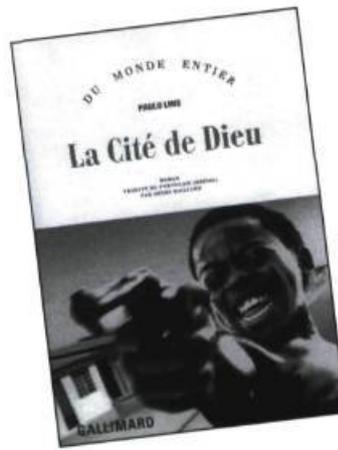
Paulo Lins
LA CITÉ DE DIEU
 Trad. du portugais (Brésil)
 par Henri Raillard
 Gallimard, Paris, 2003,
 415 p. ; 39,95 \$

La première fois que je lus en portugais l'immense roman de Paulo Lins (dont le titre évoque pour moi ironiquement saint Augustin), nous étions en 1998. Il était sorti un an plus tôt et une de mes étudiantes au doctorat me l'avait apporté en me priant de le lire, ce que j'avais accepté. Ce fut pire qu'un trauma. Pire, parce que cette fresque, loin de n'être qu'un voyage organisé par les favelas de Rio de Janeiro, constitue un miroir grossissant de la racaille humaine. Le mal radical peut à tout instant se manifester en nous et appeler l'hypocrisie, le mensonge, la trahison. Me replonger aujourd'hui dans l'histoire sans compassion des trois époques (les années 1960, 1970 et 1980, qui ont chacune leur langage et leur chapitre) de la célèbre Cité de Dieu m'a procuré le même sentiment de malaise et de respect face à l'œuvre de Paulo Lins. Heureusement, Fernando Meirelles, dans son beau film, a su ne pas s'enfoncer dans le sensationnalisme.

J'avais déjà entraperçu les incroyables précipices de misère du Brésil, le pays des plus grandes asymétries socio-économiques au monde. La Cité de Dieu, c'est l'enfer du trafic de drogue et d'armes, la prostitution, le machisme, le sexisme, le racisme, le carnaval de pacotille, le football, les religions, la musique popu-

laire brésilienne et le rock and roll, la samba, la cachaça, l'exploitation, le mépris, les forêts et la plage. Une tragédie, une hécatombe. On vit là dans le risque permanent de la mort, le prestige de la médiocrité et la dignité de l'absurde. Policier ou bandit, c'est du pareil au même. L'un et l'autre, « égout », peuvent appeler leur mitraillette *Vagin*. L'indigence absolue égalise l'horreur. Mais en fait, dans ce Far West, tout est d'un remarquable pragmatisme. Dam, l'un des héros du livre, va droit à l'essentiel : « Je suis ici pour tuer ou mourir ». Pas d'espoir, ça c'est le luxe des bien nantis. La haine trouve ses modes d'expression dans les *cartoons* (*Batman*, *Superman*, *Super-Dingo*) et les séries B (*Kojak*, *Bonanza*, *Buffulo Bill*, *Zorro*, *Perdus dans l'espace...*) étatsuniens, alimentant les fantasmes de toute-puissance. Ici, on vend la chair humaine en brochettes. Barbarie ? Pire que celle de Guantanamo ou d'Abu Ghraib ? On demande à voir...

Si ce roman flirte parfois avec l'essai de sociologie ou de criminologie (il a d'ailleurs été écrit dans le cours d'un projet de recherche intitulé « Crime et criminalité » dirigé par le grand anthropologue brésilien Alba Zaluar), il recèle, au travers du « reportage », une poésie inimitable : « La parole naît de la pensée, se détache des lèvres, acquiert une âme dans l'ouïe », écrit Lins, dans une envolée que ne renierait pas un psychanalyste. Aucune tendresse, aucune pitié. Mais parfois, des rêves fous de liberté. Paulo Lins sait que la



poésie peut surgir de la merde et du croisement des imaginaires, ce qui se traduit par le fait que le personnage central de son livre n'est nul autre que la communauté même de la Cité. Épris de notre totalitarisme *soft-loft*, nous avons tout à apprendre de ces anges.

Michel Peterson

Sylvie Gagnon
C'EST TOUJOURS
À VOUS QUE JE PARLE
 Varia, Montréal, 2004,
 126 p. ; 17,95 \$

Z., critique littéraire et traductrice québécoise, a rencontré un directeur littéraire français au Salon du livre de Québec. Après une courte aventure, celui-ci est retourné dans le Midi mais il ne cesse d'habiter ses pensées. Il mettra bientôt un terme à la relation par une lettre où il

explique, délicatement mais rationnellement : « Ma profession de directeur de collection est exigeante. J'ai des obligations sociales importantes [...]. J'ai besoin de quelqu'un à qui je peux me fier. [...] Ta fragilité me fait peur ».

Z. passera ensuite environ quatre ans à écrire sporadiquement à son « cher ami », comme elle l'appelle. À ses lettres poétiques et introspectives, il répond rarement, brièvement et *factuellement*. Ce sont donc ses lettres à elle qui constituent l'essentiel de cette « fiction épistolaire ».

« C'est toujours à lui qu'elle parle », certes, mais c'est beaucoup à elle-même aussi. Car Z. sait que l'objet de son amour a rompu définitivement, et elle ne tente pas de le ramener vers elle, mais elle est seule, et elle a besoin de ce lien (si transformé et si ténu soit-il), de ce correspondant muet, pour se retrouver, s'explorer, exprimer son désarroi, rêver encore un peu à ce qui fut, se confier autant à elle-même qu'à l'autre. Et malgré la mélancolie et le mal de vivre qui transparaissent dans ses écrits, jamais elle ne sombre dans le reproche ou l'amertume. Elle nomme les choses (« Je vous aime tant » ; « Mais vous ne viendrez pas. »), pour les vivre, les apprivoiser, et non pour les changer ou s'en révolter.

Sylvie Gagnon a une écriture raffinée et classique qu'on rencontre rarement chez les auteurs québécois. Ses phrases ont du souffle, un parfum subtil de non-dit et de flottements ; c'est vraiment dans l'intimité d'une femme qu'elle nous invite à entrer, une intimité d'autant plus précieuse que l'on sait, tout au long de la lecture, qu'elle s'offre à un homme qui refuse d'y accéder.

François Lavallée

Marco Micone
SILENCES
 VLB, Montréal, 2004,
 78 p. ; 14,95 \$

Marco Micone, enseignant, dramaturge, traducteur et polémiste (peut-être malgré lui avec son *Speak What*, en 1989), vient tout juste de publier *Silences*, une réécriture de *Gens du silence* (Québec Amérique, 1982). Micone doit certainement avoir une relation particulière avec ce texte, car il l'avait déjà revu et corrigé en 1988 (*Guernica*).

Marco Micone, né en Italie mais vivant au Québec depuis 1958, n'aurait pu choisir meilleur titre à ce court texte dramatique. En effet, la déchirure du déracinement et l'inconfort ressenti dans le « pays d'adoption » sont si complexes qu'il vaut peut-être mieux les passer sous *silence*. L'incommunicabilité tend, il est vrai, plus aisément au mutisme qu'à l'expression des émotions humaines.

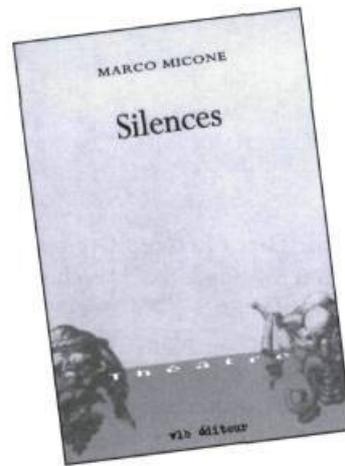
Le Montréal des années 1950-1960 y est très bien décrit et le ton, la poésie, l'humour et l'émotion de Marco Micone s'imbriquent parfaitement à ce décor. On peut se demander, toutefois, si la thématique est toujours d'actualité, car le Montréal décrit dans *Silences* n'est certes plus le Montréal d'aujourd'hui. Les tensions *linguistico-religieuses* des premières familles qui créèrent le Québec multiculturel font parfois sourire et on peut, à juste titre, se demander comment on pourrait monter ce texte en respectant les divers accents (essentiels au développement dramatique) sans tomber pour autant dans le

spectacle ethnique. Les réalités économiques, l'accès limité à l'éducation de son choix et le racisme omniprésent sont, bien entendu, choses du passé. Le Québec d'aujourd'hui est ouvert sur le monde moderne, pluraliste et politiquement correct... Cela dit, il suffit de remplacer « famille italienne » par « famille serbo-croate » ou par « famille musulmane » ou encore d'arabiser les noms et prénoms des personnages pour voir *Silences* sous un tout autre œil et en faire jaillir toute l'actualité. On comprend ainsi peut-être mieux pourquoi Marco Micone tient tellement à ce texte dans lequel les silences révèlent souvent plus que les mots.

Sylvain Marois

Mario Vivier
L'AMBIDEXTRE
 Lanctôt, Outremont, 2004,
 196 p. ; 16,95 \$

Dans les premiers chapitres, on aimerait projeter l'image d'un personnage sans états d'âme inconfortables. Ni souci ni profondeur. Simon traverse l'existence en dansant, cueille les plaisirs sans en attendre la félicité éternelle et stérilise sitôt nées les réflexions qui, malgré lui, auraient pu dégénérer en questionnement. Le style s'en ressent. À peine une pensée se dessine-t-elle qu'elle se heurte à un « bon », à un « allons », à un « bof ». Simon pense court et Mario Vivier écrit en conséquence. L'effet produit ne ressemble peut-être pas à celui que recherche l'auteur : à trop cultiver l'épidermique, peut-



bébé gâté. On se moquait de nous et du monde, on consent désormais à rattacher les péripéties les unes aux autres. Mario Vivier se dissocie dès lors si complètement de son personnage surfant sur la vie qu'il en devient analyste politique apte à porter jugement sur le *New York Times*... Virage ambitieux.

Assez désinvolte pour nous promener distraitement de Nijinski à Duras en passant par Breton, assez négligé pour ne nous épargner aucune mue de « débiter » en verbe transitif, le bouquin témoigne d'un talent réel et d'une prétention aussi tangible. L'auteur écrit comme s'il allait de soi que toutes ses divagations méritent l'admiration. À ménager l'effort, à considérer comme achevé ce qui tient plutôt du premier jet, il demeure à distance d'une réussite qu'il est pourtant en mesure d'atteindre. Rien n'est plus difficile que d'être méticuleux jusque dans le négligé ; Vivier, talentueux mais cabotin, est ici plus négligé que minutieusement désinvolte.

Laurent Laplante

Yasmina Khadra
LA PART DU MORT
 Julliard, Paris, 2004,
 414 p. ; 39,95 \$

L'inspecteur Brahim Llob est de retour dans le dernier polar de Yasmina Khadra, campé dans l'Algérie de 1988, juste avant les horreurs que l'on sait, mais longtemps après celles de 1962, année où le colonisateur français battit en retraite.

C'est pourtant jusqu'à cette époque révolutionnaire qu'il devra remonter dans son enquête, cherchant à la fois à empêcher un psychopathe récemment gracié de reprendre ses activités meur-

être quelqu'un en oublie-t-il de penser.

Un drame imprévu modifiera cependant l'atmosphère. Et l'écriture prendra un autre relief. Simon se secoue, consent à finir ses phrases et à penser. On n'entre pas pour autant dans un univers régi par la logique, mais la désinvolture ressemble moins aux moues du

trières et à sortir le lieutenant Lino du pétrin où il s'est placé en se mettant à fréquenter une dame des « hautes sphères ».

Au fil de cette enquête riche en problèmes de toutes sortes, l'inspecteur se frotte à un monde de corruption qu'il connaît déjà mais que l'auteur Yasmina Khadra se fait un devoir d'étaler, lui qui au début de sa carrière d'écrivain a dû utiliser un pseudonyme pour se protéger (on sait maintenant qu'il s'appelle Mohammed Moulleshou). Dans la foulée, le commissaire Llob découvrira également le sort peu enviable réservé aux harkis (Algériens ayant combattu aux côtés des Français) à l'issue de l'Indépendance.

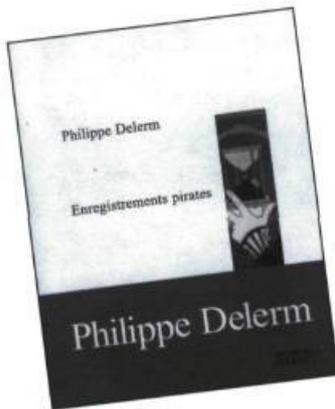
Yasmina Khadra aime son pays, et c'est avec tristesse qu'il en évoque l'état socio-politique, ne ratant par ailleurs aucune occasion de chanter l'affection qu'il éprouve pour la ville d'Alger et les espoirs qu'il continue de nourrir pour son peuple. Son style désinvolte, solide et accompli n'est pas sans rappeler un San Antonio... qu'on aurait épuré de la pyrotechnie verbale et des vulgarités.

François Lavallée

**Philippe Delerm
ENREGISTREMENTS
PIRATES**

Du Rocher, Monaco, 2004,
147 p. ; 19,95 \$

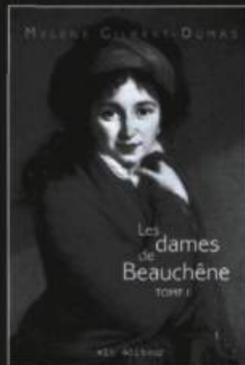
Difficile de ne pas penser à Robert Doisneau, au *Baiser de l'Hôtel de Ville* (scène sur laquelle s'ouvrait d'ailleurs l'un des précédents romans de Philippe Delerm), en parcourant *Enregistrements pirates*. Tout est de l'ordre de l'instant volé dans ce recueil de textes. À l'image du photographe parcourant la ville pour traquer les images qui



disparaîtront s'il ne les fixe pas sur sa pellicule, ou sur toute autre matière qui les soustrairont à l'oubli, Philippe Delerm nous convie à voir plus grand que nature, à prêter l'oreille aux conversations publiques, au murmure quotidien, à ralentir en quelque sorte notre pas et à poser sur le monde qui nous entoure un regard neuf, voire un premier regard. Cela exige d'abord du lecteur qu'il ralentisse son rythme de lecture tant il est facile de passer à côté de ces textes courts, de les lire en n'y voyant que leur aspect anecdotique.

Qu'il s'arrête un instant à épier une jeune femme promenant son chien dans un parc, à imaginer le cours de ses pensées, la trajectoire des différents choix qui s'offrent à elle, ou, à d'autres moments, à déchiffrer les promesses que recèle un menu, à reformuler ce qu'il aurait convenu de répondre dans telle ou telle situation, Philippe Delerm sait chaque fois saisir ce qui constitue le ressort de chacune des situations qui retient son attention. Rien n'est ici délaissé, négligé, boudé sous prétexte de l'insignifiance du propos. Au contraire, du ronron du réfrigérateur qui se révèle être l'âme sonore d'une cuisine au bouquet de jonquilles encore mouillées, en passant par l'article défini pour désigner la pizza que l'on s'appête à manger, tout

la passion de la littérature



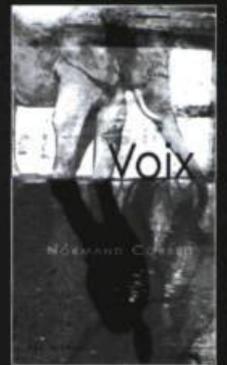
LES DAMES DE
BEAUCHÈNE
Tome II
Mylène Gilbert-Dumas



LES OLIVES NOIRES
Danielle Dubé



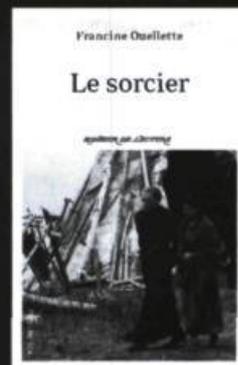
UN AMOUR
EMPOISONNÉ
Guy Lalancette



VOIX
Normand Corbeil



AU NOM DU PÈRE
ET DU FILS
Francine Ouellette



LE SORCIER
Francine Ouellette

vlb éditeur
www.edvlb.com

TYPO II
www.edtypo.com

est prétexte à célébrer l'instant, la spécificité et la richesse de toute chose, en autant que l'on soit en mesure de voir et d'entendre la vie se déployer dans le moindre de ses replis. Philippe Delerm est passé maître dans l'art de traquer l'instantanéité, comme de souligner nos absences. « C'est comme quand on lit. Au bout d'une demi-page on se rend compte qu'on a perdu le fil, ou plutôt que les mots se sont mis à nous parler de toute autre chose : de nous. On reprend pied, mais c'est toujours difficile de savoir à quel endroit précis on s'est échappé vers soi-même. On a eu cette absence. » Et Delerm de nous rappeler sans cesse l'importance de cultiver notre présence au monde.

Jean-Paul Beaumier

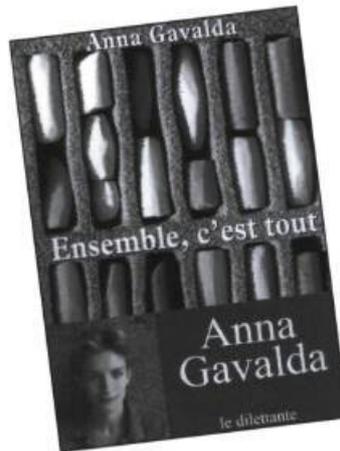
**Robert Finley
LES INDES
ACCIDENTELLES**

La Pleine Lune, Lachine,
2004, 124 p. ; 17,95 \$

Le genre du roman historique exige habituellement des auteurs qu'ils appliquent à la lettre des procédés savamment élaborés par leurs prédécesseurs. Faire fi de cette règle peut s'avérer téméraire et le romancier qui prend ce risque prête le flanc à la critique. C'est toutefois l'option choisie par Robert Finley, professeur de littérature anglaise à l'Université Sainte-Anne, en Nouvelle-Écosse, qui, dans son premier roman, *Les Indes accidentelles*, s'emploie non seulement à faire revivre de façon originale l'équipée de Christophe Colomb, mais encore convie le lecteur, en l'inscrivant (en sa propre

compagnie) sous forme de personnage dans le récit, à accompagner l'explorateur génois à la découverte du Nouveau Monde. Robert Finley, à vrai dire, joue avec une histoire connue d'à peu près tout le monde, se permettant certaines libertés, explorant lui-même tout au long du roman les résonances des événements vécus par Colomb et son groupe de marins.

Prédestiné aux plaisirs du déplacement par une chute effectuée de son berceau alors qu'il est tout bébé, Colomb grandit avec l'idée obsédante de se lancer dans une expédition de découverte des Indes. De la préparation du voyage et des attentes que celui-ci suscite, le lecteur ne saura à peu près rien, Robert Finley préférant s'attarder aux désirs qui motivent Colomb, à ses rêves, si bien qu'au voyage physique se substituent les mouvements de la pensée du chef d'expédition. Les descriptions de paysages cèdent l'avant-plan aux tractations métaphysiques d'un personnage passionné d'observations diverses. Dans un ordre d'idées semblable, *Les Indes accidentelles*, contrairement aux récits historiques habituels, ne tente pas de démystifier le passé ; Finley redonne créance aux superstitions des marins, au monde mythologique (peuplé de sirènes et de dragons marins) qui émaille l'imaginaire des voyageurs, de façon à (re)créer un univers où moult chimères dament le pion aux entreprises de la raison. Si le lecteur est insatisfait par cette manière de procéder, il pourra se rabattre sur les notes très documentées qui se trouvent



nouvelles, nous en donne la preuve. Que l'on ait une peine à consoler, un vague à l'âme à dissiper ou que l'on désire simplement échapper à l'ennui, *Ensemble, c'est tout* est la solution tout indiquée et plus encore : c'est un pur plaisir qu'on s'offre, bien calé dans un fauteuil moelleux en hiver ou les fesses endolories sur un transat en polyvinyle en été. Anna Gavalda, ce n'est pas de la « grande littérature », c'est d'abord un regard lucide, sans compromis, qu'exprime une écriture d'une simplicité désarmante et, faut-il encore préciser, un humour fin et efficace qui fait davantage sourire que rire.

Camille, Philibert, Frank et sa mémé Paulette se rencontrent. Des destins qui ne devaient pas se croiser, quatre personnages malmenés par la vie et qui, par un heureux hasard, se retrouvent sous un même toit. Pour le meilleur et pour le pire. C'est une belle histoire que nous raconte l'auteure, une histoire comme on en vit tous, entre le boulot et le dodo : une grand-mère qui se casse le col du fémur et qui languit dans une maison de retraite, un cuisinier de talent qui s'échine devant ses chaudrons, un fils de bonne famille relégué au rang de « curiosité » par les siens et une artiste anorexique qui craint le bonheur. Je n'en dis pas plus. C'est une histoire que je ne vous résumerai pas car j'affadirais inévitablement ce que l'auteure a finement ciselé dans un tissu de mots : l'amour, l'amitié, la vieillesse, la marginalité... Le plaisir qu'on a pris à lire *Je l'aimais* et *Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part* se renouvelle dans ce pavé de 600 pages où l'on retrouve la même verve dans la prose et la sensibilité affûtée d'Anna Gavalda.

Sylvie Trottier

à la fin du volume, et qui rendent compte d'une recherche minutieuse visant à restituer aux faits leur valeur historique. L'expérience de lecture proposée par l'auteur s'avère en définitive rafraîchissante.

Jean-Pierre Thomas

**Anna Gavalda
ENSEMBLE, C'EST TOUT
Le Dilettante, Paris, 2004,
603 p. ; 39,95 \$**

« Elle fit un peu de ménage pour changer et reprit son livre. Il n'est pas de chagrin qu'un livre ne puisse consoler, disait Montaigne et Montaigne avait toujours raison. » Et Anna Gavalda a bien fait de nous le rappeler ! D'ailleurs, son deuxième roman, tout comme celui qui l'a précédé et comme ses

Mathieu Arsenault
ALBUM DE FINISSANTS
 Triptyque, Montréal, 2004,
 148 p. ; 18 \$

L'école serait-elle devenue une prison ? Et ce que l'on appelle communément « les plus belles années de la vie », une aliénante épreuve ? La lecture de la première œuvre de fiction de Mathieu Arsenault, *Album de finissants*, porte à le croire. Dans ce « récit fragmenté », des élèves du secondaire expriment tour à tour leurs préoccupations, et surtout, leur immense désarroi.

Flottant entre le désir de s'effacer (« je ne veux jamais devenir quelqu'un de spécial je veux rester avec toi dans l'insignifiant ») et celui d'afficher leur révolte (« moi je veux vous rentrer dedans »), les héros abattus de Mathieu Arsenault ressentent une profonde inadéquation avec le monde, qu'ils portent comme un fardeau : « [...] je suis ridicule je me fais battre à la sortie de l'école et je suis ridicule j'ai de l'acné à couler rouge et blanc du visage et je suis ridicule tout le temps ridicule ». Dans le va-et-vient de leurs pensées transparaissent leurs principaux

tracas : le poids – notamment scolaire – de leur présent, l'incertitude de leur avenir, les émois suscités par les premières expériences amoureuses et sexuelles. Tous rêvent et cherchent le répit dans une société obnubilée par la réussite et la performance.

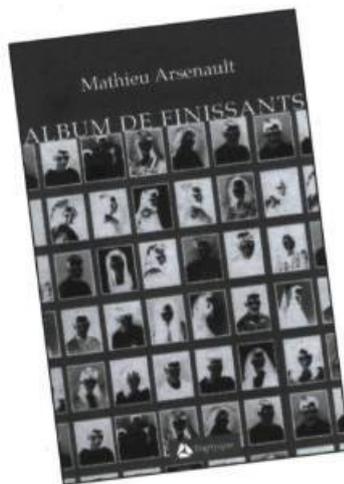
Relevant de l'exploration formelle, *Album de finissants* constitue un livre original, d'un auteur habile et doué de finesse. Si les voix qui s'ajoutent les unes aux autres apparaissent plus ou moins distinctes, cette confusion donne à l'ensemble un souffle singulier.

Véronique Pepin

Marie Gagnon
DES ÉTOILES JUELLES
 VLB, Montréal, 2004,
 215 p. ; 21,95 \$

Des étoiles jumelles est un roman qui se situe à deux niveaux. C'est d'abord l'histoire d'une pathétique aventure amoureuse sous le signe de la drogue. Le titre évoque en effet le romantisme de deux êtres dont les orbites ne peuvent échapper à une attraction fatale.

Après avoir publié des témoignages accusateurs



alors piégée dans un univers concentrationnaire où se pratiquent des techniques d'humiliation systématique visant à détruire la personnalité des victimes pour les ramener dans le droit chemin. Ces techniques nous renvoient aux camps du goulag, parfois plus ouverts à des sentiments humains, comme en témoignent les *Souvenirs de la maison des morts* de Dostoïevski. Sous la férule d'une directrice qu'on dirait sortie tout droit d'un roman du marquis de Sade, se joue le jeu hypocrite d'une morale où tout le monde est berné, y compris les parents des prisonniers eux-mêmes. Dans ce climat malsain où même la solitude devient impossible, Emma, privée de toute communication avec l'extérieur, clame son amour et son besoin de le retrouver.

Jusqu'à la troisième partie du roman, en tant que lecteur, je suivais la piste des témoignages précédents de l'auteure ; mais à partir de là, de l'évasion d'Emma du centre, je perds mes repères et dois m'en tenir à l'allure romanesque des retrouvailles de l'héroïne et de son compagnon hospitalisé, au seuil de la mort. Il faut souligner que cette partie du récit atteint une grande intensité dramatique : on passe du niveau de la révolte et de la protestation à celui du désespoir amoureux.

Jean-Claude Dussault

sur les centres pénitenciers de réhabilitation – on pense aux *Lettres de prison* –, Marie Gagnon nous offre aujourd'hui un récit dont l'héroïne, Emma, nous ramène inévitablement à l'auteure elle-même. Ces choses-là ne s'inventent pas. Condamnée pour vols de livres à répétition, Emma opte pour un stage de réhabilitation qui lui évite la prison. Elle se trouve

LA VEUVE NOIRE
ÉDITRICE

Des romans!

laveuve noire@sympatico.ca
distribution : Prologue

policier Camille Bouchard

LES ENFANTS de CHIENNE

16,95 \$

policier François Cattinioni

LES LARMES DU RENARD

15,95 \$

fantastique Frédéric Durand

L'ÎLE DES CIGOGNES FANÉES

16,95 \$

historique Paul Ferron Marchand

FRANÇOISE CAPELLI NE S'ÉRA PAS RECUSÉ

14,95 \$

Georges Anglade
ET SI HAÏTI DÉCLARAIT
LA GUERRE AUX USA ?
 Écosociété, Montréal,
 2004, 95 p. ; 14 \$

Imagine-t-on ce qui aurait pu se passer ou se passerait si un « nouveau pays pétrolier, vaudou celui-là, venait de surgir dans l'arrière-cour américaine pour CNN, en pleine francophonie pour TV5, chez des Noirs pour les Noirs de Harlem » ? Imagine-t-on alors Haïti déclarer la guerre aux États-Unis, histoire d'emmerder les belles histoires de la famille Bush et des monarchies du Golfe et surtout, de *se reconstruire en la perdant* – l'Humanitaire, le Communautaire et l'Associatif se précipitant ensuite pour soutenir, encadrer, aider, de telle sorte que quelques multinationales puissent rapidement maîtriser la situation ? Du *Vrak TV* ? Mais au fond, quoi de mieux pour sortir de la misère que d'attirer chez soi les vampires ? De la politique-fiction, aussi réelle que le dernier livre de Bill Clinton. Georges Anglade, c'est du pur Plaute, assaisonné de Frankétienne...

Voyons un peu : « on » découvre sous le golfe de la Gonâve une réserve de 100 milliards de barils de pétrole, ce qui ferait de la république noire le troisième pays producteur mondial après l'Arabie saoudite et l'Irak (!). On quitte quand même le sucre, le café et les bananes, monsieur ! Si on pense que l'occupation américaine (1915-1934) et que le duvaliérisme (1965-1986) blessèrent le peuple, le pire reste à venir. À commencer par un superbe trio d'ambassadeurs,

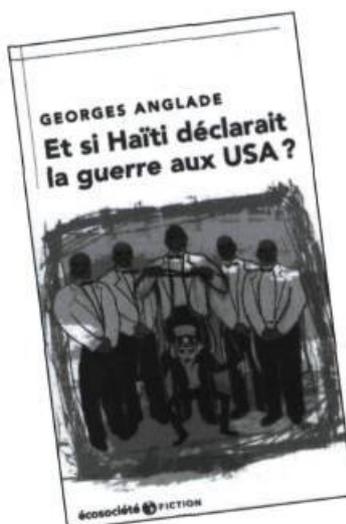
qui pourrait aussitôt être nommé : Lionel Jospin, Denise Bombardier et Paul Cellucci – pas mal, non ? Sans compter l'intervention rapide, trop rapide de la *task force* d'économie pétrolière de Calgary, merde ! (On connaît notre efficacité, pas seulement comme casques bleus, mais dans les marchés interlopes comme les mines africaines) Georges Anglade imagine en outre une superbe proposition : faire d'Haïti la 51^e étoile des États-Unis... Et pour qu'elle porte davantage, elle est lue, de Ground Zero, et retransmise par les télé du monde entier, par nul autre que Charlie Rangel, le célèbre *congressman* de Harlem, accompagné de Randall Robinson et de Jesse Jackson. De mieux en mieux comme feuilleton. J'en redemande !

Haïti réussira-t-elle ? Pas sûr... Son funeste destin pourrait bien se retourner contre elle ! Aye ! Gagner la guerre ! Catastrophe ! Non, je rêve : s'en prendre à Bush, Rumsfeld & Cie et ne pas couler à pic ? Pourquoi pas ? L'art de la lodyans le permet, fort sérieusement, avec l'humour lumineux qu'il sous-tend.

Michel Peterson

François Moreau
GASTON
OU L'APPRENTISSAGE
DE L'ASSASSINAT
 Lanctôt, Outremont, 2004,
 231 p. ; 18,95 \$

La dédicace révèle souvent, sans plus, une affection de l'auteur. Celle-ci éclaire utilement le déroutant parcours : « À tous les Gaston du monde qui n'ont pas su grandir et



vieillissent mal, avec des retours en arrière qui les sidèrent ». On la relira sur le mode méditatif en refermant le livre.

Car François Moreau ne sous-estime pas son lecteur. Il entre gaillardement dans le volcanique projet de Gaston, mais n'exhume que parcimonieusement la genèse de la lave. On ignore pourquoi l'arrivée inopinée d'un héritage reporte Gaston aux haines de son enfance. La santé mentale de Gaston ne s'affiche pas non plus comme assurée. En voilà assez pour que la sarabande se déchaîne. Tous y participeront, depuis les parents défunts de Gaston jusqu'à la fillette vicieuse qui accueillait autrefois le garçon et qui, devenue femme, ne demande qu'à renouer la relation. L'oncle de Gaston, prêtre frustré par les réfor-

mes liturgiques, tentera de rappeler Gaston à l'ordre et s'attirera de cinglantes répliques : « L'apprentissage du meurtre, mon oncle, c'est dans le ventre de sa mère qu'on le fait. Et on le fait tous ». Comme pour confirmer que le présent porte la malédiction du passé, le journal intime de la mère de Gaston tombera entre les mains de Catherine, son épouse. Celle-ci en fera une lecture fiévreuse.

Récit puissant, écrit avec une sorte de férocité. Les instincts telluriques s'y déploient sans que jamais François Moreau cède au danger d'un freudisme à la petite semaine. Les personnages, chacun à sa manière, débordent du cadre que la vie leur faisait prévoir. Les identités, jusqu'à la fin, demeurent mouvantes, fragiles et incertaines, au risque de voir chacune des existences poursuivre, au mépris des autres, sa marche vers le drame. Si l'époque de Shakespeare s'était intéressée aux humbles autant qu'aux têtes couronnées, peut-être se serait-elle penchée sur Gaston et ses proches, assez, en tout cas, pour assister à d'autres apprentissages de l'assassinat. Et on relit la dédicace...

Laurent Laplante

Imre Kertész
LIQUIDATION
 Trad. du hongrois par
 Natalia Zaremba-Huzsvai
 et Charles Zaremba
 Actes Sud, Arles, 2004,
 126 p. ; 25,50 \$

À lire *Liquidation*, on se dit que l'attribution du Prix Nobel 2002 à son auteur n'est pas le fruit du hasard. Profondeur, inventivité ; voilà qui résumerait son dernier roman. Il y a de ces auteurs comme Imre Kertész qui nous rappellent à la nécessité de l'acte d'écrire. Pour le

Hongrois, cet acte est intimement lié, pour ne pas dire enchevêtré, avec la vie. Ce n'est pas seulement que sa vie transparait dans son œuvre, il semble qu'elle y trouve sa justification, que l'œuvre est le théâtre d'une rencontre avec l'essence de l'existence. Il s'en faut de peu que la place soit vide. En effet, le héros, philosophe, ne s'épargne pas les réflexions les plus pessimistes sur la nature humaine – « le monde est assassin » – et l'absurdité de sa vie. Dans *Liquidation*, il côtoie la mort par le suicide d'un ami qui fut un grand écrivain. « J'ai appris que la révolte c'est / RESTER EN VIE / La grande désobéissance c'est / de vivre sa vie / et aussi la grande humilité / que nous nous devons à nous-mêmes », lui dit Bé, son ami, dans une pièce de théâtre qui les met en scène. Je parlais d'inventivité : la pièce manuscrite commence avec la mort de l'écrivain qui anticipe avec génie ce qui adviendra après son décès. Keserù, qui est éditeur, cherche dans ce texte la preuve qu'il existe bel et bien un roman écrit par son ami. Il ne peut concevoir qu'un grand écrivain puisse mourir sans achever magistralement son œuvre par l'ultime genre. Que les notes et cahiers trouvés dans son appartement n'aient rien donné qui puisse être consacré devant l'éternel (le public) signifierait que la littérature, même, ne sauve personne de la mort. Pourtant c'est l'écriture qui donne sens au désordre de l'existence, lui avait dit Bé. Nous sommes perdus dans le tourbillon de la vie, mais la littérature, le seul acte véri-

tablement grand de l'humain, nous empêche d'être anéanti par le chaos. L'improbable roman révélerait en somme le sens de cette mort. Parce qu'elle ne peut être insignifiante. D'autant plus que, pour le lecteur, la vie de Bé, sa naissance à Auschwitz d'une mère juive, n'est pas étrangère à l'idée qu'il se fait de celle d'Imre Kertész.

Judy Quinn

Denise Boucher
JÉZABEL
Les Herbes rouges,
Montréal, 2003,
94 p. ; 14,95 \$

Denise Boucher, c'est, bien sûr, l'auteure de *Les fées ont soif* mais, aussi, de nombreux textes de chansons pour Pauline Julien, Louise Forestier, Gerry Boulet, Dan Bigras, Chloé Sainte-Marie, etc. et ce, depuis plus d'une trentaine d'années. Elle publiait *Jézabel* en novembre 2003, dernier volet d'une trilogie dramatique incluant *Les fées ont soif* et *Les divines*.

Fidèle à sa thématique féministe, Denise Boucher s'intéresse à Jézabel, personnage biblique. Fille d'Ethabaal, roi des Sidoniens, qui fera adopter le culte de Baal, Jézabel épousera Achab et deviendra, à la suite du décès de ce dernier, reine d'Israël ; elle imposera la *Grande Déesse*, Astarté, et fera mettre à mort les prophètes du Dieu d'Israël... Le texte de Denise Boucher, une « tragédie-gospel » de facture classique (avec chœurs, chants inspirés du « Cantique des cantiques », etc.), nous raconte les derniers jours de la reine d'Israël qui affronte le retour du



de Denise Boucher. Les chants, par exemple, devaient prendre toute leur ampleur sur scène lorsque Gerry Boulet les interprétait. On peut presque entendre sa voix rauque en lisant ces poèmes aux connotations symboliques. Ils en prennent, en fait, une toute autre couleur, une toute autre puissance ! *Jézabel*, à la manière de *Les fées ont soif*, se savoure lentement et, peut-être un peu à l'image de l'auteure, n'obtiendra pas une reconnaissance immédiate.

Sylvain Marois

Une anthologie compilée
par Jackie Hardy
HAÏKU
POÉSIES ANCIENNES
ET MODERNES
Trad. de l'anglais
par Bernard Dubant
Véga, Paris, 2004,
253 p. ; 34,95 \$

Voilà un joli petit livre sur le haïku, imprimé en Chine, traduit de l'anglais et agrémenté de reproductions couleurs de gravures japonaises célèbres de Hokusai, Hiroshige, Utamaro, Kuniyoshi, etc.

Le haïku est un court poème classique japonais de 17 syllabes (5-7-5) qui évoque la saisie fugace d'un état ou d'un sentiment. Quelques mots seulement et l'éclair se produit. On comprend qu'il soit si intimement lié à la langue japonaise elle-même. C'est un poète japonais du XVII^e siècle, Basho, qui rendit célèbre cette forme originale le plus souvent liée aux saisons, où s'incarne la jonction entre le bouddhisme et le taoïsme. Les haïkus sont d'ailleurs ici classés selon les thèmes de la cosmologie taoïste : le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. La présente compilation ne

prophète Élie (joué par Jean-Louis Millette lors de la lecture-spectacle de janvier 1987) et les menaces d'insurrection de Jéhu, général des armées. Les conséquences de ces tiraillements pour le pouvoir se font sentir, toujours selon le mythe biblique, jusqu'à aujourd'hui.

La mise en place est plutôt lente (la complexité du sujet l'oblige peut-être ?), mais le texte a la richesse de la poésie

contient curieusement que bien peu de poèmes japonais, en dehors d'une trentaine attribués à Basho et une dizaine de textes d'autres auteurs japonais. La plupart des poèmes me paraissent être britanniques, empruntant des formes plus proches de la langue anglaise, et parvenant plus difficilement à produire l'étincelle propre au haïku. On assiste ici, je le crains, à une nouvelle forme de « mondialisation » sur le plan culturel.

Jean-Claude Dussault

**Jean-Pierre Messier
AU MOMENT
DE SA DISPARITION**
Lancôt, Outremont, 2004,
96 p. ; 12,95 \$

Vivre, voyager, aller changer deux ou trois petits trucs dans le monde, partir faire sa marque, si petite soit-elle, pourvu que ce soit la sienne, et qu'elle s'inscrive là où on a soi-même choisi de la faire, là où personne ne s'y attend ; rouler sur d'autres routes, découvrir, rêver, exploiter son pouvoir de création, laisser s'exprimer sa spiritualité, son génie individuel, celui qui fait si peur à tout le monde parce qu'il caractérise, qu'il est le lieu de toutes les différences.

Voilà ce que m'a inspiré la lecture de la pièce de théâtre de Jean-Marc Messier, *Au moment de sa disparition*. Je vous raconte. Dave et JF, les personnages principaux, sont frères. L'aîné, Dave, 25 ans, effectue un retour sur le passé et nous parle de JF, son petit frère, un marginal, à la limite de l'inadaptation sociale.

JF est parti un jour pour faire un voyage, sans destination réelle, à bord de la Grosse Bertha, une Dodge Econoline 1986. Avec lui, une fantomatique amie, Soyal, aussi imprécise que la destination. Le but de l'aventure :

faire un reportage vidéo avec la caméra subtilisée à son grand frère cinéaste avant le départ.

En échange et un peu pour excuser son geste, JF fait une promesse : il va tenir Dave au courant des développements de son périple en lui envoyant des cassettes vidéo pour que lui, le grand frère talentueux, fasse un film à partir des images.

Au terme du voyage, Bertha a été retrouvée calcinée, les boîtiers de cassettes sont revenus annotés mais sans films, on n'a jamais su si Soyal avait existé, et JF n'est jamais revenu, disparu quelque part dans le désert de l'Arizona.

Cela n'empêche pas Dave de l'aimer plus que tout au monde et de le considérer comme la seule personne qui ait jamais détenu la vérité, envers et contre l'avis de tous.

Réjeanne Larouche

**Marc Levy
LA PROCHAINE FOIS**
Robert Laffont, Paris,
2004, 280 p. ; 26,95 \$

La prochaine fois ressemble à ces romans stéréotypés que nombre d'auteurs en mal de succès écrivent dans l'espoir de voir leur œuvre tournée pour la télévision ou le cinéma. Tout y est minutieusement décrit dans un style fort conventionnel suivant une trame narrative des plus linéaires. On jurerait que Marc Levy a appliqué une recette dont l'ingrédient principal – l'écriture – aurait été supprimé au profit de l'histoire. Les lecteurs à la recherche de nourriture littéraire digne de ce nom resteront immanquablement sur leur appétit. Quant à ceux qui apprécient les récits d'aventures, ils seront servis car le romancier français leur offrira des personnages attachants, du sus-

pense, un amour contrarié, des bons, des méchants et un mystère à résoudre.

De facture hyperréaliste, *La prochaine fois*, qui verse à l'occasion dans le fantastique, tient autant du roman à énigme, de l'enquête policière que de la saga amoureuse. Bien que les revirements de situation soient souvent prévisibles, on se s'y ennue pas une minute grâce à un rythme rapide et à de nombreux déplacements dans l'espace. L'originalité du roman repose surtout sur son sujet, en l'occurrence l'impression du *déjà-vu*. Les sauts dans le passé sont donc au rendez-vous, de même que les vies antérieures, les réminiscences, les souvenirs étranges et les personnages réincarnés. Marc Levy semble avoir effectué des recherches fouillées pour construire une intrigue très crédible qui se déroule entre les États-Unis, l'Angleterre, la Russie, l'Italie et la France, plus précisément dans le milieu de l'art et des marchands de tableaux. Les choses ne vont cependant pas plus loin : *La prochaine fois* est un roman de pur divertissement, léger, agréable et sans conséquence qui ferait un très bon scénario de bande dessinée.

Louise Villemaire

LIBER
« FIGURES LIBRES »

LINE MC MURRAY
Nous, les enfants...
Récits de quand j'étais petite, près du lac, dans la nature




184 PAGES, 18 DOLLARS

**Paul Auster
LA NUIT DE L'ORACLE**
Trad. de l'américain
par Christine Le Bœuf
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2004,
238 p. ; 29,95 \$

Les lecteurs assidus de Paul Auster, dont je suis, attendent toujours avec une certaine impatience la parution de chaque nouvelle publication. Au fil des ans, celui qu'on a souvent qualifié du plus européen des écrivains américains, construit une œuvre

des plus originales où les thèmes liés à l'identité, à l'errance, aux prétendus effets du hasard et des coïncidences intervenant dans le cours d'une vie, ont une place prépondérante. Le style même de Paul Auster, qui évite les effets recherchés pour épouser au plus près la trame narrative qu'il tisse soigneusement, tend davantage à s'effacer pour laisser toute la place au déroulement de l'histoire. En cela, il demeure un écrivain avant tout américain. Les thèmes abordés dénotent une influence, voire une affection pour la littérature européenne, mais le traitement s'inscrit sans conteste dans le sillon de la littérature américaine contemporaine.

Le dernier roman, *La nuit de l'oracle*, s'inscrit dans la poursuite de l'œuvre, mais il révèle également une certaine fracture par rapport à cette dernière. Aux thèmes précédemment cités, il faudra maintenant ajouter celui de la blessure, et inscrire *La nuit de l'oracle* comme le roman qui fait écho aux événements du 11 septembre. Peu après que soit survenue la tragédie, Paul Auster avait confié à un journaliste qui l'interviewait à ce sujet son incapacité d'écrire durant les jours qui ont suivi l'effondrement des tours jumelles. Or, le roman s'ouvre sur cette phrase : « Je relevais d'une longue maladie ». Maladie dont on se fait avare de détails, sinon qu'elle fut foudroyante, qu'elle faillit être mortelle et qu'elle écrasa de dettes le personnage principal, Sidney Orr, écrivain. Ce dernier est par ailleurs

habité par l'angoisse de ne plus retrouver l'inspiration jusqu'au jour où il fait l'achat d'un carnet bleu, dans une boutique tenue par un mystérieux Asiatique, dans lequel il se met à transcrire une histoire qui lui semble dictée par le carnet même. Mais l'histoire qui peu à peu prend forme dans le carnet aboutit rapidement à une impasse, Orr abandonnant même son personnage dans une pièce souterraine au terme d'une aventure qui s'avère sans issue, autant pour le personnage mis en scène par l'écrivain, que pour ce dernier et pour le lecteur appâté par cette histoire gigogne. L'effondrement du roman mis en abyme confronte le personnage principal à sa propre réalité, qui menace également de s'écrouler à la suite d'un enchaînement d'incidents qui remettent à l'avant-plan le thème de l'identité, avec toutefois une variable importante : quelle part de responsabilité avons-nous dans son développement ? Paul Auster soulève la question sous des angles différents, sans toutefois y répondre, comme il se doit.

La nuit de l'oracle fait écho au titre d'un roman que le personnage abandonné dans une pièce souterraine par Sidney Orr devait publier, puisqu'il était éditeur. Un roman dont on ne saura rien sinon qu'il s'agissait d'une œuvre maîtresse d'une écrivaine reconnue, voire son roman le plus achevé. Encore une fois, Paul Auster nous laisse devant le vide, devant une impasse qui est peut-être celle qu'il redoute pour



l'Amérique. Ce roman n'est pas le plus réussi de Paul Auster, mais en abordant le thème de l'impasse de plein fouet comme il le fait, il inscrit dans la continuité une œuvre qui demeure l'une des plus originales de la littérature américaine contemporaine.

Jean-Paul Beaumier

Denys Gagnon
LES NOCES DE LA BÊTE
suivi de **PRENDERGAST**
Glèbe, Saint-Jean-
Chrysostome, 2004,
117 p. ; 14,95 \$

Le mythe littéraire de la Belle et la Bête, fondé sur le thème du couple monstrueux, a été maintes fois réinvesti dans des textes de la littérature contemporaine. Denys Gagnon, dans sa pièce *Les noces de la Bête*, en propose une version singulière. Fidèle à ce que la tradition a retenu du rapport entre les personnages principaux, le dramaturge met l'accent sur les contrastes. Allégorie d'un amour impossible, la pièce tend toutefois à montrer que les polarités contraires peuvent parfois se résorber. La Bête, être fragmenté, torturé par l'idée qu'il ne peut atteindre au seul plaisir qui lui semble important, l'amour, est en quête de son identité. Comme il le dit lui-même : « Le dégoût et

l'horreur que j'inspire sont la mesure pour l'amour que j'éprouve et que je veux offrir ». Ce « monstre qui aime » trouve la solution à la douleur qui le torture dans la révélation de son amour pour la Belle qui toutefois le repousse au profit de son frère, jeune homme de marbre au tempérament évasif. On aura compris que l'énigme, bien connue, est ici secondaire par rapport aux relations qui se nouent entre les personnages et à la façon dont elles sont traitées. Quelques formules répétitives, presque rituelles (« Vous êtes la Bête », réitère la Belle sans discontinuer), scandent l'identité fixe des personnages, les murant dans leur solitude. Pourtant, ceux-ci, à la fin de la pièce, auront échangé leurs rôles respectifs. Cette transformation constitue au demeurant l'enjeu principal de la trame dramatique. « [O]n devient toujours la Bête aux yeux de ceux que l'on aime », prétend la Bête pour exprimer le désespoir teinté d'espoir, puisque chacun se retrouve sous son vrai jour dans son vis-à-vis – qui l'habite.

La seconde pièce du recueil, *Prendergast*, évoque les actions d'une trinité insolite composée d'un père, d'une mère et d'un fils. Volontairement enfermé dans une chambre, le fils lutte pour obtenir de son père le droit de clamer son identité d'individu déchu. Réflexion sur le passage du temps, sur la mort, mais aussi sur les bienfaits de la mémoire, *Prendergast*, à l'instar des *Noces de la Bête*, offre une vision du monde qui, comme l'écrit Christian Delmas dans la postface du livre, est « enracinée dans notre époque, dont elle véhicule toutes les angoisses existentielles ».

Jean-Pierre Thomas



Mo Yan
BEAUX SEINS,
BELLES FESSES
LES ENFANTS DE LA
FAMILLE SHANGGUAN
Trad. du chinois
 par Noël et Liliane Dutrait
 Seuil, Paris, 2004,
 826 p. ; 49,95 \$

Réglons d'abord la question du titre. *Beaux seins, belles fesses* n'est ni un roman érotique ni même un roman leste. Il est bien plus que cela. À la fois tragédie, épopée, roman naturaliste, farce et mélodrame, ce gros roman de plus de huit cents pages est un formidable récit, mené avec verve et soutenu par une prodigieuse capacité d'invention.

Nous sommes dans un petit village de la Chine des années 1930, aussi bien dire dans la Chine éternelle. Après avoir donné naissance à huit filles, une paysanne met au monde son neuvième enfant, un garçon, le narrateur du roman. Témoin des amours tumultueuses de ses innombrables sœurs, celui-ci nous raconte comment les rêves et les passions de ces dernières vont plonger la famille Shangguan dans une cascade d'événements le plus souvent tragiques.

À travers le destin exemplaire de cette famille, Mo Yan rappelle les soubresauts qui ont secoué la Chine au XX^e siècle, en particulier le

monde paysan. Jetés dans le chaos des guerres et des révolutions, soumis aux exactions de leurs maîtres successifs (japonais, nationaliste, communiste, révisionniste, capitaliste), les mères courageuses, les illuminés, les chamans, les bandits de grand chemin, les traîtres et les héros qui peuplent le roman composent une société emblématique de toutes les humanités souffrantes.

En transfigurant le réel en y mêlant le merveilleux, en proposant une cosmogonie qui lie les hommes et les bêtes et où le monde des morts côtoie celui des vivants, Mo Yan hisse son roman à un haut niveau. « Un roman est avant tout l'expression d'un monde imaginaire qui servira de prisme permettant aux lecteurs de voir le monde autrement », dit Mo Yan de

l'œuvre de l'écrivain. Mission accomplie est-on tenté d'ajouter après avoir refermé *Beaux seins, belles fesses*.

Yvon Poulin

Seyhmus Dagtekin
À LA SOURCE, LA NUIT
 Robert Laffont, Paris,
 2004, 231 p. ; 33,95 \$

Il est peuplé le monde de l'enfance de Seyhmus Dagtekin. Il y a même des djinns. Il est doux comme de la poésie l'univers de son village adossé à la montagne. Il est beau comme les paysages idylliques de l'enfance achevée. Et en plus, il sent bon le bois dont on charge les bêtes pour le vendre en ville et suave comme le raisin, le tabac, les bonnes chères.

Le livre de cet auteur originaire d'un hameau du

sud-est de la Turquie est un hymne lyrique aux éléments de la vie. Pour l'enfant, tout est matière à ravissements et l'immensité du plateau anatolien est un terrain de jeux, d'explorations et d'observations à satiété. La nature est centrale dans son univers, bien entendu avec toute la cohorte des animaux, le loup, la chèvre, et avec la lune, les sources, les découvertes à y faire. Et le vent. Fabuleux élément qui rapporte aux alentours les faits et les gestes des gens et les paroles pleines de sagesse des grands.

Car, il y a le contact avec les grands. Les grands disent et eux ils ont toujours raison. Oui, les grands savent les imprécations et les prières de conjuration. En plus, ils interprètent les signes. Car les monstres rôdent dans cet univers parcouru d'animaux fabuleux, comme les grosses tortues.

Comment expliquer qu'une fois refermé, le livre continue de ravir ? Il y a une douceur qui se dégage des pages, certainement celle des allégories. On y ressent de l'espace aussi, une impression sans doute due à l'effet panoramique de la beauté des grandes étendues anatoliennes.

En fait, l'auteur d'origine kurde nous offre un long poème. Comment croire que, jusqu'à l'âge de 22 ans, Seyhmus Dagtekin ne parlait pas un mot de français. Il s'est rattrapé depuis, lui qui a obtenu le Prix international de la poésie francophone Yvan-Goll. Et déjà dans *Couleurs dé mêlées du ciel*, un précédent ouvrage, l'auteur disait que la poésie consiste à embrasser l'être d'un même regard, du plus petit au plus grand, pour instaurer une autre façon d'être ensemble.

Entrons dans ce monde où chacune, chacun trouve sa place.

Sandra Friedrich

À lire cet automne chez TROIS

Ambroise bric-à-brac

Francine Allard
jeunesse

Cyprès du bonheur

Nazila Sedghi
poésie

Chants pour une lune qui dort

Christiane Lahaie
récit

Compassion

Louise Deschênes
roman

De Jonassaint, avec amour

Jean Jonassaint
poésie

La nuit tortue

Maryse Pellerin
théâtre

Stephan Cloutier
FUEGO

Prise de parole, Sudbury,
2004, 96 p. ; 15 \$

Raymond Queneau disait que « c'est en lisant que l'on devient liseur ». C'est aussi, en lisant, que l'on prend parfois le risque d'être renversé par un texte. C'est encore plus frappant lorsqu'il s'agit d'un texte de théâtre, et de théâtre pour enfants de surcroît ! Stephan Cloutier, auteur et comédien diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Montréal, réussit cet exploit dans un texte dramatique qui s'adresse au cœur et à l'intelligence des plus petits comme des plus grands, et ce, sans excès d'aucune sorte.

Fuego, c'est d'abord le nom d'un petit dragon qui a perdu, aux mains d'un méchant sorcier, son bien le plus cher, le plus personnel : son feu ! *Fuego*, c'est aussi l'histoire d'Axia, une petite elfe abandonnée en forêt, et de Nathan, un jeune garçon qui quitte sa famille à la recherche de « son » épée pour devenir un « preux chevalier ». Le sort (un mauvais sort ?) réunira ces trois personnages qui s'entraideront et réussiront là où les adultes ont échoué.

Malgré une simplicité apparente, la fable de Stephan Cloutier offre un contenu qu'un jeune public pourra aisément comprendre et suivre, sans ramener le niveau du discours au plus bas dénominateur commun, et que les amateurs de psychanalyse et/ou de symbolique pourront s'amuser à décortiquer. La diversité des thèmes, loin de diluer l'unité du

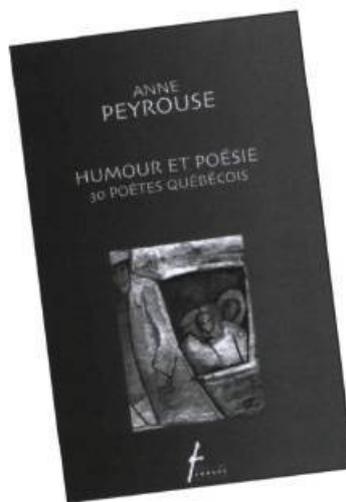
drame raconté, permettra, au contraire, d'intéresser plus d'un spectateur. De plus, ce n'est pas seulement ce qui nous est raconté ici qui séduit. En effet, les personnages, autant la jeune elfe que le jeune garçon, pour ne prendre que ceux de forme humaine, ne sont – contrairement à tout un pan de la littérature jeunesse – pas stéréotypés. La jeune elfe n'est pas toute-puissante et le jeune garçon est loin d'être simplet, elle n'est ni victime ni héroïne infallible et il n'est ni un être ultra-puissant ni un estropié émotif. Ils ont besoin l'un de l'autre et ne manifestent ni arrogance, ni omniscience sarcastique, même lorsqu'ils ont raison là où les adultes ont tort...

Fuego propose donc un respect mutuel entre les êtres qui nous repose des mondes où les méchants sorciers semblent parfois bien nombreux.

Sylvain Marois

Sinclair Dumontais
LE PARACHUTE
DE SOCRATE
ROMAN TRISTEMENT
DRÔLE SUR
LA CONSOMMATION
DES UNS PAR LES AUTRES
Hurtubise HMH,
Montréal, 2004,
176 p. ; 16,95 \$

Quelle action doit entreprendre le président d'une grande firme de production de chaussures lorsqu'il constate que la faillite le guette ? S'il est tant soit peu futé, il fera appel à un Socrate nouveau genre, qui occupe une position de conseiller en marketing, pour tenter de



redresser la situation. Individu dont les traits de génie sont audacieux, celui-ci affiche aussi une prétention outrecuidante, ce qui en fait un être déplaisant, mais un personnage aux contours bien dessinés. Visionnaire, il propose une campagne innovatrice, qui consiste à bouleverser le marché de la consommation : la mise en marché d'une chaussure jetable révolutionnaire qui s'opérera par le recours à la violence – à l'égard des consommateurs, en les forçant à acheter ce produit, mais aussi des gouvernements, qui devront réviser leurs politiques en matière de santé et d'éducation – et par l'établissement d'un conglomérat formé des géants de la consommation. « Voici donc une stratégie [...] libre de tout remords anticipé. Une stratégie injuste, c'est-à-dire faite pour gagner, sans se préoccuper de qui que ce soit et de quoi que ce soit et moins encore des générations futures. »

Le roman adopte la forme d'un monologue déclamé par ce conseiller en marketing véreux. Humour et sarcasmes sont au rendez-vous pour transformer une invraisemblable utopie en une solution illusoire au raz-de-marée économique auquel les sociétés occidentales font présentement face. À vrai dire, ce soli-

logue est sous-tendu par une diatribe engagée, si bien qu'un double discours transparaît tout au long du récit : l'apologie du monde de la consommation, telle que professée par le narrateur, est contrebalancée par une critique acerbe des valeurs sociales actuelles. « Il y a à peine cinquante ans, on se privait de vêtements pour pouvoir manger. Aujourd'hui, on se prive volontiers de manger pour pouvoir acheter des vêtements. » Ce procédé d'inversion flirte explicitement avec le carnavalesque : le pied a pris dans l'imaginaire de notre Socrate moderne la place de la tête, et un être nouveau apparaît dans ses projets : le consommateur consommé par le système. Lecture très stimulante, truffée de propos intelligents qui poussent à s'interroger sur la place qu'occupe la consommation dans notre société.

Jean-Pierre Thomas

Anne Peyrouse
HUMOUR ET POÉSIE
30 POÈTES QUÉBÉCOIS
Écrits des Forges,
Trois-Rivières, 2004,
166 p. ; 12 \$

Quelle fameuse idée que celle-ci ! Nous donner la possibilité de découvrir dans un même ouvrage la plume de trente poètes québécois.

Et le thème choisi, l'humour, en est un bien invitant. Il faut l'avouer, la poésie tout comme le poète ont une réputation d'étrangeté qui fait faire un pas devant et deux derrière lorsque vient le temps d'ouvrir un recueil.

Mais ici, on peut y aller gaiement. Rires, sourires, calembours, sonorités chantantes, réflexions délirantes, réponses caustiques, regards railleurs sur l'existence, fantasmes, sexualité délurée. La

folie est à chaque page.

Je nommerai tous les poètes qui contribuent au bonheur de cet ouvrage car ils m'ont fait plaisir. Alors merci à : Acquelin, Albert, Brault, Charlebois, Chatillon, Daoust, Desbiens, Désy, Fisette, Francoeur, Garneau (Jacques et Michel), Gauvreau, Godbout, Godin, Juteau, Lapierre, Lapointe, Lefrançois, Marchamps, Monette, Mongrain, Morency, G. Murray, Nicolas, Piché, Pontbriand, Pozier, Renaud et Villemaire.

Pour les prénoms et la précieuse banque des ouvrages dont sont tirés tous les poèmes qui alimentent le livre d'Anne Peyrouse, allez quérir *Humour et poésie*. Amusez-vous bien.

Réjeanne Larouche

John le Carré
UNE AMITIÉ ABSOLUE
Trad. de l'anglais
par Mimi et Isabelle Perrin
Seuil, Paris, 2004,
372 p. ; 29,95 \$

« L'ex-écolier bolcho, l'oxfordien devenu anar qui a abandonné ses études, l'agitateur berlinois qui, après un passage à tabac bien mérité, a été chassé de la ville à l'aube, l'instituteur de primaire non diplômé renvoyé pour débâche qui a eu des démêlés avec un journal de province avant d'aller s'installer en tant qu'écrivain raté au Nouveau-

Mexique pour finir par rentrer penaud en Angleterre se perdre dans les dédales de la bureaucratie culturelle, le has-been jusqu'au bout de ses ongles crasseux », c'est Ted Mundy, le dernier héros de John le Carré. Dans les années 1960, en quête d'appartenance, ce jeune déraciné sympathique qui épouse les causes comme d'autres entrent en religion fait la connaissance dans un grenier de Berlin du fils révolté d'un pasteur luthérien nazi, Sasha. Dans *Une amitié absolue*, le Carré raconte le destin de ces deux idéalistes qui se perdent de vue plus d'une fois puis se retrouvent.

En 2003, dans les jours qui suivent la prise de Bagdad par les Américains, Sasha réapparaît dans un château de Linderhof où Ted Mundy, son ami de toujours, débite son boniment à des touristes blasés. Recyclé en guide touristique après une carrière d'agent double qui lui est tombée dessus plutôt qu'il ne l'a choisie, Ted vit avec une jeune femme turque et son fils qui l'ouvre à la religion musulmane. Coulant des jours heureux avec sa nouvelle famille, Ted ne semble pas très enthousiaste à la vue de Sasha, « rêveur crédule et passionné » qui, tel un fantôme surgissant du passé, s'est faufilé entre les touristes. Car Sasha, c'est l'éternel combattant...

Au ras de la réalité avec ce livre qui a déclenché une vive polémique en Angleterre, le Carré a puisé dans son expérience d'agent double, dans les pages de l'Histoire et dans les événements récents en Irak. Pour cet anti-Bush et ex-partisan de Tony Blair, on peut croire qu'*Une amitié absolue* ait servi d'exutoire.

Sylvie Trottier

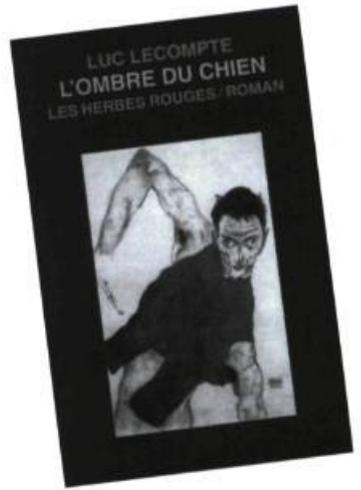
Luc Lecompte
L'OMBRE DU CHIEN
Les Herbes rouges,
Montréal, 2004,
184 p. ; 16,95 \$

D'entrée de jeu, les miroirs s'activent les uns contre les autres. Un enquêteur s'acharne inutilement sur un suicide parce qu'il croit lire dans les papiers laissés par le mort un parallèle avec les fantasmes qu'il partage avec son amant. Ces papiers contiennent deux monologues douloureusement étanches. Celui d'un faussaire de métier dont même le nom, Vinci, est faux. Et celui du nomade qu'il a pris en pitié et hébergé.

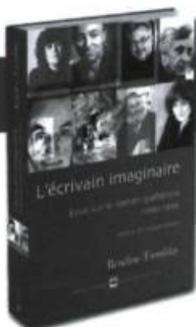
Le faussaire se trompe lui-même autant qu'il leurre ceux qui achètent ses copies. Il nie le désir qui l'a conduit à accueillir le paumé qu'il dénomme Chien-Chien. Il peint l'autre habillé alors qu'il l'imagine nu, renonce peu à peu au rôle du domi-

nateur et devient l'esclave de sa proie. Il est dérouté et terrorisé par l'apparition à son seuil de messages anonymes portant une fausse adresse et contenant, soigneusement inversées, des photographies de son intérieur. Sur les faux qu'il peignait avec assurance apparaissent soudain des dates qui le trahissent et le privent de son gagne-pain. Quand Brel, pour qu'on ne le quitte pas, acceptait de se faire « l'ombre de ton chien », peut-être entrevoyait-il cette déchéance de l'amoureux.

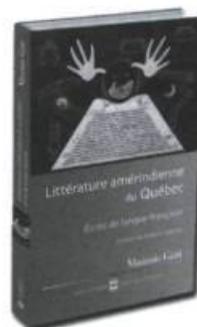
Luc Lecompte autorise Vinci et Chien-Chien à plaider, mais face à nous seulement. Chien-Chien déteste qu'on le dorlote au lieu de le tenir fermement en laisse ; Vinci identifie correctement ses pulsions, mais ne parvient pas à harmoniser ses gestes et ses désirs. Quand Chien-Chien montre les dents, il



EDITIONS HURTUBISE HMH



L'écrivain imaginaire
Essai sur le roman québécois
1960-1995
Roseline Tremblay
39,95 \$



Littérature amérindienne du Québec
Écrits de langue française
Maurizio Gatti
29,95 \$

NOUVEAUTÉ



www.hurtubisehnh.com

croit susciter en Vinci la colère souhaitée, mais Vinci, incapable de céder à son désir, recule et offre une soumission qui gâche tout.

Luc Lecompte explore un monde où les ombres empiètent sur la lumière avec le consentement de celle-ci. Son écriture, précise et pénétrante comme un scalpel, rend justice aux deux univers qui demeurent impénétrables l'un pour l'autre. En donnant à chacun les moyens de s'expliquer à fond et d'analyser l'autre avec tendresse et cruauté, il rend dramatiquement insoluble ce qui, de toute façon, n'aurait pu l'être. Les miroirs, contraints à la vérité, se fracassent.

Laurent Laplante

**Isabelle Courteau
TON SILENCE**

**L'Hexagone, Montréal,
2004, 60 p. ; 12,95 \$**

« Sentier », « Ton silence » et « Pétales déchiquetés », voilà le parcours que nous propose Isabelle Courteau dans *Ton silence*.

Ce recueil, c'est comme une randonnée en nous-mêmes, dans la pleine et surprenante nature que nous sommes, avec nos sommets arrondis, nos pics acérés, nos vallées, nos zones d'ombre et de lumière, nos sols sûrs de pierre et nos terres moins certaines de tourbière.

Dans cet univers, celui de l'auteure, et le nôtre, les alentours sont à la fois remplis de présences vivantes et de souvenirs, de bruits et de silence, d'espoirs et de crainte.

Paradoxalement, c'est poussé par le souffle rassurant de la poésie que nous suivons le fil de la vie, celui

qui nous mène vers la mort. Mais c'est ainsi : la perspective d'extinction ne doit pas empêcher la flamme de brûler ni l'écriture, la beauté, de nous accompagner jusqu'au sortir de la promenade, les yeux au ciel, tournés vers la lumière.

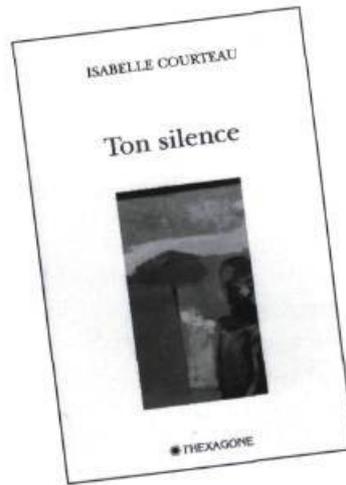
Réjeanne Larouche

**Paul Celan
POÈMES**

**Trad. de l'allemand
par John E. Jackson
José Corti, Paris, 2004,
244 p. ; 39,95 \$**

En 1920 naissait en Bucovine – une ancienne province de l'Autriche annexée depuis deux ans à la Roumanie – un certain Paul Antschel. Ce dernier, d'origine juive, apprit l'allemand d'une mère germanophone qui, comme tous les habitants de Czernowiz, sa ville natale, appelée aussi « petite Vienne », était attachée à une monarchie qui leur avait accordé l'égalité des droits civiques. Mais arriva ce qui devait arriver : la moitié de la ville composée de juifs fut envoyée dans des camps nazis, certains comme Paul réussirent à échapper à la menace. D'abord son père, puis sa mère y périrent. On dit qu'il ne se remit jamais tout à fait de la mort de sa mère. En 1947, il publia à Budapest trois poèmes en langue allemande sous le pseudonyme de Celan, moins préjudiciable selon lui à une époque où sévissait encore l'antisémitisme.

Selon John E. Jackson, Paul Celan aurait pu écrire en hébreu, en roumain, en russe, mais il décida d'exprimer sa judéité, sa différence en somme, à l'intérieur d'une



langue qu'il aimait et exérait tout à la fois. Cette proposition n'explique pas *tout* de la poésie de Celan, mais « en définit l'horizon ». Dans sa présentation des quelque quarante poèmes, le traducteur démontre à quel point cette poésie était une contre-langue, aussi douloureuse que chargée d'amour. Un essai, moins attaché à la vie du poète, poursuit cette thèse et clôt l'ouvrage.

Difficile pour une néophyte d'apprécier la qualité de cette nouvelle traduction des poèmes de Paul Celan. On notera tout de même la musicalité des vers et la profondeur de l'analyse qui a sans doute précédé cette réécriture, nourrie par une connaissance humaine du poète – John E. Jackson l'aurait rencontré de son vivant. On se réjouit qu'ait été inclus à l'ensemble, des

extraits de deux recueils ignorés dans l'édition de poche de Gallimard, *Choix de poèmes*. Les nombreuses coquilles dans la présentation et l'essai portent toutefois ombrage à la traduction en tous points méticuleuse.

Judy Quinn

**Stéphane Dompierre
UN PETIT PAS
POUR L'HOMME
Québec Amérique,
Montréal, 2004,
227 p. ; 19,95 \$**

Pour tout écrivain, la première œuvre publiée est primordiale, puisqu'elle dévoile une personnalité à travers un style particulier qui marquera – ou non – la mémoire des lecteurs. Heureusement pour Stéphane Dompierre, le tout premier pas dans l'univers de la littérature s'accomplit avec brio. Il envoie son roman, *Un petit pas pour l'homme*, frapper à la porte des lecteurs québécois, et inutile de préciser que l'accueil chaleureux est légitime !

L'avenir professionnel de Stéphane Dompierre se déploie avec optimisme, mais ce n'est certainement pas le cas de celui de son personnage, Daniel, qui ouvre les yeux à trente ans, prenant conscience du cauchemar de platitude qu'est sa vie : gérant d'un magasin de musique depuis trop longtemps, en couple avec une femme qu'il n'aime plus, fauché et sans projet intéressant, le pauvre homme désire du changement. Son existence bifurque vers une toute autre voie lorsqu'il prend la décision de laisser sa copine. Après six ans de fréquentation, il se retrouve perdu, pour la première fois sans appartement, sans meubles et sans douce moitié. Destabilisé, il traverse un « cycle du célibat » tiré d'un livre fictif de psycho-

logie cité au début du roman. Ces stades, véritables parodies de la psychologie de couple, organisent l'œuvre en autant de chapitres, et contribuent au plaisir d'un lecteur impatient de connaître la réaction du personnage à chacune des phases.

Ce roman au rythme entraînant passe d'un événement à un autre sans regard à la chronologie, suivant plutôt le fil des pensées de Daniel, le narrateur du récit. Une œuvre jeune et rafraîchissante, bourrée d'humour noir, cynique et sarcastique, qui tient à merveille son rôle de divertissement. Stéphane Dompierre ouvre une fenêtre sur la pensée des hommes célibataires du XXI^e siècle sans tenter de dresser un portrait fidèle, ce qui lui permet de ne pas se prendre au sérieux. Malgré un (trop) long passage digne d'un livre pornographique, *Un petit pas pour l'homme* constitue un grand pas pour son auteur qui pourrait lui valoir un succès bien mérité!

Joanie Boutin

Collectif
BRÈVES LITTÉRAIRES
Hiver 2004, n° 66,
119 p. ; 12,95 \$

Sans faire officiellement peau neuve, la revue *Brèves littéraires* nous offre cette fois-ci, outre quelques nouvelles, d'autres modes de concision du texte. Le poème s'impose, fier en sa stature de langues et de voix. Or la joie du genre s'appuie sur une stèle multiple : Roland Giguère, poète de tranchées, a signé ses derniers souffles en août 2003, d'où son inscription dans ce numéro par le biais d'illustrations de sa main et de poèmes de son ami Gaëtan Dostie dont l'un dit l'angle de la quête : « [...] il cherchait du gouffre amnésique / la dilution de toute douleur ».

Qui a fréquenté l'homme ou l'œuvre sait qu'il n'y avait là nulle illusion, mais seulement la mémoire d'un poète sachant ce qu'il advient de l'humain lorsque, frappé, il persiste à exister dans le réel de la métaphore, dans sa langue.

Voilà pourquoi le fait que les textes de cette livraison soient surtout de poètes s'accorde bien aux thèmes des trois essais venant donner au numéro une facture polémique. Alors que Claire Varin, la directrice, propose sa vision de la situation et de l'avenir du français au Québec en nommant – c'est tout à son honneur – la fragilité de sa propre langue d'écrivaine, inspirée par le portugais du Brésil, José Acquelin énonce en fragments ce qu'il en est de la poésie selon son désir – « Écrire comme si on était mort ou en amour : en toute ignorance » – et Lise Florence Villeneuve, dans une contribution non dépourvue d'humour, s'attaque au marché de la soi-disant création littéraire souvent soutenu, hors institutions, par des gourous peu scrupuleux ne rendant service ni à leurs disciples ni à la littérature. Des textes poétiques, je choisis (puisqu'il le faut) la suite atmosphérique de Louky Bersianik, les coulées de Nadine Ltaif, l'angoisse d'Ana Maria Scherer et les superbes volutes archéologiques de son père-sang. En prose (là aussi, il faut opter), c'est justement l'absence de père qui ouvre dans le texte de Stéphane Chénier la béance de l'exploitation tandis que Pauline Michel estime, elle, le gouffre qu'affrontent les femmes faisant « carrière de mots ».

Bref, un ensemble dynamique qui laisse présager pour *Brèves* des mouvements de nuits, des promesses de jours.

Michel Peterson

25 ans... sous le soleil des Plaines



Du pain, du lait, des œufs, du beurre

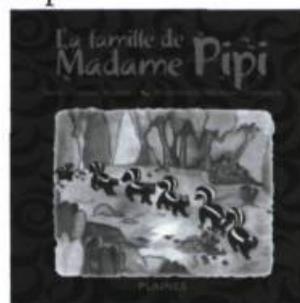
Pas d'école. En route pour l'épicerie, la tentation de jouer avec ses amis est grande, mais Sophie a promis à sa maman de ne pas s'amuser en chemin.

Texte de France Adams,
illustrations de Bertrand Nayet
ISBN 2-89611-001-1
36 pages 8,95 \$

La famille de Madame Pipi

Voici les aventures d'une famille de mouffettes. Entre les conseils de maman et les aspirations et rêves de chacun, il y a place pour le plaisir.

Texte de Denyse Mageau,
illustrations de Michelle Charlebois
ISBN 2-89611-000-3
32 pages 9,95 \$



L'arbre de Maxine

Maxine aime se promener dans la forêt ancienne de Carmanah. Le cœur de Maxine est rempli de chagrin lorsqu'elle constate la coupe à blanc dans Carmanah. Pourra-t-elle sauver la forêt ancienne?

Texte de Diane Léger
illustrations de Dar Chrucher
ISBN 2-89611-002-X
32 pages couleur 9,95 \$

Louis, fils des Prairies

raconte l'enfance de Louis Riel à la Rivière-Rouge, jusqu'à l'arrivée de l'adolescent à Montréal. Découvrez les rigueurs de la vie à la colonie, l'inondation de 1852, les grandes chasses aux bisons et la vie des Prairies au XIX^e siècle.

Texte de Noëlie Palud-Pelletier
ISBN 2-921353-98-9
112 pages 8,95 \$



Disponibles en librairie
www.plaines.mb.ca

